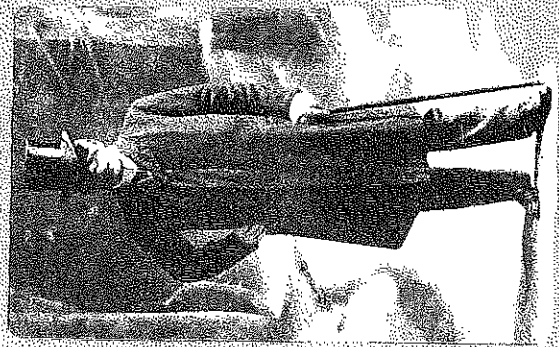


FRANK WELDKIND

THÉÂTRE COMPLET

LE PEINTRE MINUTE • LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS • LE SPECTRE DU SOLEIL



ÉDITIONS L'ARCHE ÉDITIONS

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

Tragédie enfantine

Traduction François Regnault

MELCHIOR.— Mais continuez à jouer !

MORITZ.— Où vas-tu ?

MELCHIOR.— Me promener.

GEORG.— Mais la nuit tombe !

ROBERT.— Tu as fait ton travail, déjà ?

MELCHIOR.— Pourquoi m'empêcherait-on d'aller me promener dans le noir ?

ERNST.— Et l'Amérique centrale ! — et Louis XV ! — et soixante vers d'Homère ! — et sept équations !

MELCHIOR.— Maudits devoirs !

GEORG.— Si au moins la composition latine n'était pas pour demain !

MORITZ.— On ne peut penser à rien sans que les devoirs ne se mettent en travers !

OTTO.— Je rentre à la maison.

GEORG.— Moi aussi, faire les devoirs.

ERNST.— Moi aussi, moi aussi.

ROBERT.— Bonne nuit, Melchior.

~~MELCHIOR.— Donnez bien ! (tous s'éloignent sans Moritz et Melchior).
J'aimerais pourtant savoir pourquoi au juste nous sommes dans ce monde !~~

MORITZ.— Aller à l'école ! J'aimerais encore mieux être un canasson de fiacre ! — Pourquoi allons-nous à l'école ? — Nous allons à l'école pour qu'on puisse nous y faire passer des examens ! — Et pourquoi nous fait-on passer des examens ? — Pour nous recalés. — Il y en a sept qui doivent être recalés, puisque la salle de classe supérieure ne peut en contenir que soixante. — Je me sens tout chose depuis Noël... et le diable m'emporte, si papa n'était pas là, aujourd'hui même je ferais un nœud à mon baluchon et en route pour Altona !

MELCHIOR.— Changeons de sujet. —

Ils vont se promener.

MORITZ.— Tu vois le chat noir, là, avec la queue dressée ?

MELCHIOR.— Crois-tu aux présages ?

MORITZ.— Je ne sais pas au juste. — Il est venu de là-bas. Cela n'a aucun sens.

MELCHIOR.— Je crois que c'est une Charybde où chacun se précipite quand il s'est arraché à la Scylla de l'illusion religieuse. — Asseyons-nous ici sous le hêtre. Le vent nouveau balait les montagnes. J'aimerais être, maintenant, là-haut dans la forêt, une jeune dryade qui, toute sa longue nuit, se laisse bercer, balancer dans les plus hautes cimes...

MORITZ.— Déboutonne ta veste, Melchior !

MELCHIOR.— Ah ! — Comme les vêtements gonflent au vent !

MORITZ.— Il tombe Dieu sait quelle noirceur, à ne pas voir sa main devant les yeux. Où es-tu exactement ? — Ne crois-tu pas comme moi, Melchior, que le sentiment de la pudeur, dans l'homme, n'est qu'un produit de son éducation ?

MELCHIOR.— Avant-hier encore, j'y songeais. Il est tout de même entraciné profond dans la nature humaine. Imagine que tu doives te dévêtir entièrement devant ton meilleur ami. Tu ne le feras pas s'il ne le fait en même temps lui aussi. — Et puis c'est encore plus ou moins une affaire de mode.

MORITZ.— Je me suis déjà dit que si j'ai des enfants, des garçons et des filles, je les ferai dormir ensemble et dès le début, dans la même pièce, si possible sur une seule et même couche ; je voudrais que matin et soir ils s'aident à s'habiller et à se déshabiller les uns les autres et qu'à la chaude saison, les garçons comme les filles, ils ne portent rien de tout le jour qu'une tunique de laine blanche, ceinte d'une lanière de cuir. — J'ai idée qu'à grandir dans ces meurs, ils devraient plus tard être plus calmes que nous ne le sommes pour la plupart.

MELCHIOR.— J'en suis persuadé, Moritz ! — La question est seulement : si les filles ont des enfants, que faire ?

MORITZ.— Comment, ont des enfants ?

MELCHIOR.— A cet égard, je crois justement à un certain instinct. Je crois que, si on enferme ensemble, par exemple, un chat et une chatte en bas âge et qu'on les écarte tous les deux de tout commerce avec le monde extérieur, ce qui revient à les abandonner entièrement à leurs

seuls mouvements — tôt ou tard, la chatte devient grosse un beau jour, bien qu'elle ni son chat n'aient eu aucun modèle pour leur ouvrir les yeux.

MORITZ.— Chez les animaux, il faut bien que cela arrive tout seul un jour ou l'autre.

MELCHIOR.— Mais chez les hommes bien davantage, c'est mon avis ! Je te le demande, Moritz, si tes garçons dorment avec les filles sur une seule et même couche et que leur advennent à l'improviste les premières excitations mâles — eh bien ! je parierais volontiers avec n'importe qui...

MORITZ.— Tu dois bien avoir raison. — Et pourtant...

MELCHIOR.— Et pour les filles, il en irait de même à l'âge correspondant ! Non pas que la fille, certes... le cas n'est pas si clair... en tout cas, on pourrait supposer..... et puis on peut compter sur la curiosité pour taire très vite son effet !

MORITZ.— Une question, à propos —

MELCHIOR.— Voyons.

MORITZ.— Mais tu réponds !

MELCHIOR.— Naturellement !

MORITZ.— Vrai ? !

MELCHIOR.— Ma main. — Eh bien ! Moritz ?

MORITZ.— Ton devoir, il est fait ? ?

MELCHIOR.— Mais parle donc à cœur ouvert ! — Ici qui nous voit ? qui nous entend ?

MORITZ.— Il va de soi que mes enfants devraient travailler tout le jour, dans la cour, dans le jardin, ou se divertir à des jeux qui impliquent la fatigue physique : faire du cheval, de la gymnastique, grimper, et surtout, la nuit, pas de sommeil douillet, comme nous. Nous sommes terriblement amollis. — Je crois qu'on ne rêve pas du tout quand on dort à la dure.

MELCHIOR.— D'ici à la fin des vendanges, je ne dormirai plus que dans mon hamac. J'ai mis mon lit derrière le poêle. On peut le replier. — L'hiver passé, j'ai fait un rêve, j'avais fouetté si longtemps notre Lolo

qu'il ne pouvait plus remuer une patte. C'est ce que j'ai jamais rêvé de plus atroce. — Pour quoi me regardes-tu si étrangement ?

MORITZ.— Les as-tu déjà ressenties ?

MELCHIOR.— Quoi ?

MORITZ.— Comment tu disais ?

MELCHIOR.— Les excitations mâles ?

MORITZ.— Euh...

MELCHIOR.— Bien sûr !

MORITZ.— Moi aussi. —

MELCHIOR.— Je connais ça depuis longtemps, oui ! — Déjà bientôt un an.

MORITZ.— Moi, j'étais comme touché par la foudre.

MELCHIOR.— Et tu avais rêvé ?

MORITZ.— Mais seulement un rêve très court... .. des jambes en bas bleu ciel, qui montaient sur le pupitre — pour être exact, j'ai seulement pensé qu'elles voulaient l'enjamber. — Je les ai vues très furtivement.

MELCHIOR.— Georg Zirschnitz, lui, a rêvé de sa mère.

MORITZ.— Il t'a raconté ça ?

MELCHIOR.— Déhors, sur le chemin du gibet !

MORITZ.— Si tu savais par quoi je suis passé depuis cette nuit-là !

MELCHIOR.— Des remords ?

MORITZ.— Des remords ? ? — — — *L'angoisse de la mort !*

MELCHIOR.— Seigneur Dieu...

MORITZ.— J'ai pensé : je suis incurable. Je croyais souffrir d'un mal intérieur. — Pour finir, je n'ai trouvé quelque repos que le jour où j'ai commencé à rédiger mes Mémoires. Oui, oui, cher Melchior, ces trois dernières semaines, un Gethsémani pour moi.

MELCHIOR.— Moi, à l'époque, je n'y trouvais plus ou moins préparé. Seulement une légère honte. — Et puis ce fut tout, ma foi.

MORITZ.— Et pourtant tu as presque un an de moins que moi !

MELCHIOR.— A ta place, je ne m'en inquiérais pas. D'après mes expériences, il n'y a pas d'âge fixé pour le premier surgissement de ces fantômes. Tu connais bien le grand Lämmermeier, le blond filasse avec le nez en bec d'aigle ? Trois ans de plus que moi. Hans Rilow dit qu'il ne rêve encore que tartes à la crème et gelée d'abricots.

MORITZ.— Je te demande un peu : comment Hans Rilow peut-il en juger ?

MELCHIOR.— Il lui a demandé.

MORITZ.— Il lui a demandé ? — Moi, je n'aurais jamais osé demander à personne.

MELCHIOR.— Mais tu me l'as bien demandé, à moi.

MORITZ.— Mon Dieu, oui ! — Peut-être que Hans avait déjà fait son testament auparavant. — Un jeu étrange, vraiment, celui qu'on nous joue. Et il faut encore que nous soyons reconnaissants ! Je ne me rappelle pas avoir désiré ce genre d'excitations. Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé dormir tranquille jusqu'à ce que tout se soit enfin calmé ? Mes chers parents auraient pu avoir une centaine d'enfants meilleurs. Mais c'est moi qui suis venu, je ne sais pas comment, et il faut que je réponde de n'être pas resté où j'étais. — N'as-tu pas songé, toi aussi, Melchior, de quelle façon nous avons été pris dans ce tourbillon ?

MELCHIOR.— Tu ne le sais pas encore, Moritz ?

MORITZ.— Comment le saurais-je ? — Je vois comment les poules pondent des œufs et j'entends dire que Maman prétend m'avoir porté sous le cœur. Mais est-ce bien suffisant ? — Je me souviens aussi comme j'étais gêné, à cinq ans, quand quelqu'un abattait la dame de cœur, la décollée. Ce sentiment s'est perdu. Cependant aujourd'hui, je puis à peine parler avec la première fille venue sans penser en même temps à quelque chose d'abominable, et — je te le jure, Melchior — je ne sais pas *quoi*.

MELCHIOR.— Je te dirai tout. — Je le tiens des livres, je le tiens d'illustrations, et aussi d'observations faites sur nature. Tu seras étonné ; c'est à ce moment-là que je suis devenu athée. Je le lui ai dit, à Georg Zirschnitz ! Georg Zirschnitz voulait le dire à Hans Rilow, mais Hans Rilow avait tout appris de sa gouvernante quand il était petit.

MELCHIOR.— J'ai parcouru le *Petit Meyer* de A à Z. Des mots — rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Oh, cette

pudeur ! — A quoi bon une encyclopédie qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas.

MELCHIOR.— Mais tu as bien déjà vu deux chiens courir la rue ?

MORITZ.— Non ! — Aujourd'hui, ne me dis rien encore, Melchior. J'ai l'Amérique centrale et Louis XV sur les bras. Et en plus, les soixante vers d'Homère, les sept équations, la composition latine — sinon, demain, je vais encore tout rater. Pour pouvoir bûcher et que ça paye, il faut m'abrutir comme un bœuf.

MELCHIOR.— Viens donc dans ma chambre. En trois quarts d'heure, je te fais Homère, les équations et *deux* devoirs. Je t'y ménage deux ou trois petites fautes sans importance, et c'est dans le sac. Maman nous pressera bien une limonade, et nous parlerons tranquillement de la reproduction.

MORITZ.— Je ne peux pas. — Je ne peux pas parler tranquillement de la reproduction ! Si tu veux me faire plaisir, donne-moi tes explications par écrit. Ecris-moi ce que tu sais. Que ce soit court, clair, le plus possible, et pendant l'heure de gymnastique, demain, glisse-le entre deux livres. Je l'emporterai chez moi sans savoir que je l'ai. Je le découvrirai, un jour, sans m'y attendre. Forcément, sans le vouloir je le parcourrai, d'un œil las... et si tu ne peux vraiment pas faire autrement, tu peux aussi y joindre quelques dessins.

MELCHIOR.— Tu es comme une fille. — Tant pis, c'est comme tu veux ! Et puis pour moi, c'est un travail passionnant. — — Une question, Moritz.

MORITZ.— Hm ?

MELCHIOR.— Tu as déjà vu une fille ?

MORITZ.— Oui !

MELCHIOR.— Mais tout entière ?!

MORITZ.— *Complètement* !

MELCHIOR.— Moi aussi justement ! — Alors il n'y aura pas besoin d'illustrations.

MORITZ.— C'était pendant la fête des Chasseurs, au musée d'anatomie de Leilich ? Si on l'avait su, on m'aurait chassé de l'école. — Belle comme le jour, et — oh, la nature à l'état pur !

MELCHIOR.— Moi, j'étais l'été dernier avec maman à Francfort — Tu veux déjà t'en aller, Moritz ?
 MORITZ.— Faire mes devoirs. — Bonne nuit.
 MELCHIOR.— Au revoir.

Scène 3

Thea, Wendla et Martha s'en viennent par la rue, bras dessus bras dessous.

MARTHA.— Comme les chaussures prennent l'eau !
 WENDLA.— Comme les joues prennent le vent !
 THEA.— Comme le cœur bat fort !
 WENDLA.— Allons voir jusqu'au pont ! Il se disait que le fleuve convoyait des arbustes, des arbres. Les garçons ont un radeau sur l'eau. Melchi Gabor, hier au soir, un peu plus, il paraît qu'il se noyait.
 THEA.— Oh ! C'en est un qui sait nager !
 MARTHA.— Je te crois, ma petite !
 WENDLA.— Et s'il n'avait pas su nager, il se serait bien noyé !
 THEA.— Ta natte s'en va, Martha, ta natte s'en va !
 MARTHA.— Peuh — Laisse-la faire ! Elle m'agace jour et nuit. Porter les cheveux courts, comme toi, je n'ai pas le droit, les cheveux au vent, comme Wendla, pas le droit, une frange, pas le droit, et à la maison, il faut en plus que je me coiffe toute seule — tout ça à cause de mes tantes !
 WENDLA.— Demain, je viens au cours de religion avec une paire de ciseaux, et pendant que tu réciteras « Bienheureux celui qui ne s'égare pas² », je te les couperai.

MARTHA.— Pour l'amour de Dieu, non, Wendla ! Ou papa me bat comme plâtre, et maman m'enferme trois nuits dans le trou à charbon.
 WENDLA.— Avec quoi te bat-il, Martha ?

MARTHA.— Il me semble parfois qu'il leur manquerait quelque chose s'ils n'avaient pas une sale petite peste comme moi.

THEA.— Voyons, ma fille !

MARTHA.— Tu as pu glisser un ruban bleu dans les pattes de ton corsage, on te l'a permis ?

THEA.— Du satin rose ! Maman prétend que rose, c'est joli avec mes yeux noirs comme le jais.

MARTHA.— Moi, le bleu m'allait à ravir ! — Maman m'a tirée du lit par ma natte. Alors — je suis tombée en avant sur le parquet. — Maman, elle fait la prière du soir chaque soir, avec nous...

WENDLA.— A ta place, je les aurais lâchés depuis longtemps pour le grand monde.

MARTHA.— ... Ah ! Voilà donc ce dont je rêve ! — Ah ! C'est donc cela ! — Ah ! oui vraiment, elle voudrait bien voir ça, oui, elle voudrait m'y voir, ma mère ! — Qu'au moins je ne puisse pas lui faire de reproches...
 THEA.— Hou ! Hou !

MARTHA.— Tu comprends, Thea, ce que maman voulait dire par là ?
 THEA.— Moi non. — Et toi, Wendla ?

WENDLA.— Je lui aurais demandé, c'est tout.

MARTHA.— J'étais par terre, je criais, je hurlais. Papa survient. Cric, crac — ma chemise tombe, et moi, à la porte, dehors. My voilà donc, non ? Descendre comme ça dans la rue, c'est bien ce que je voulais, n'est-ce pas ?...

WENDLA.— Non, ce n'est pas possible, Martha.

MARTHA.— Je gélais. Je suis revenue. J'ai dû dormir la nuit entière dans un sac.

THEA.— De ma vie, je ne dormirais dans un sac !

WENDLA.— J'aimerais vraiment bien dormir dans ton sac ; pour toi.